

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : Max Gay, Fernand Martin,
Edmond Woeffray

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 212-215

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

MAX GAY

*« Le renoncement, loin de nous
dépouiller, doit nous enrichir. »*

« MAX » ETAIT NOTRE AMI...

... et, brusquement, il nous a quittés, comme il a vécu : sans bruit, presque timidement.

Nous l'avions laissé, ce samedi-là, comme d'habitude, à 19 heures.

Trois heures après, son âme montait dans la purifiante lumière de Dieu où les imperfections fondent comme neige au soleil.

La lutte silencieuse mais âpre, que sans cesse il avait menée... contre lui et contre la plupart, trouvait ainsi son couronnement dans le baiser de la Miséricorde et de la Justice.

Originaire de Salvan, d'un père qui fut un président de commune sage et aimé, M. Max Gay fit toutes ses études classiques en notre Collège de St-Maurice.

De même que pour beaucoup de jeunes, cette période décida de toute sa « vie ». Nous disons bien « vie » et non carrière. Savez-vous pourquoi cette existence fut silencieuse, timide et comme repliée sur elle-même ? C'est Max lui-même qui va nous le dire :

« Je suis arrivé à St-Maurice le cœur plein d'espoir, confiant et trop sûr de moi. Mais dès le premier jour je fus la risée de mes camarades. En m'affublant du nom de cette planète satellite de la terre, ils ont réussi à me persuader que je faisais peur à voir. Vous allez me traiter d'idiot pour avoir pris tellement au sérieux d'innocents badinages d'enfants ? Pourtant ce fut le cas ! Aujourd'hui j'ai plus de 40 ans et je les entends encore comme s'ils étaient là, tout autour. Je n'osais plus me montrer. Cela finit par créer en moi un terrible complexe d'infériorité. Tous les jours j'essayais de m'en débarrasser. Mais jusqu'à aujourd'hui, j'ai lamentablement échoué. »

Certains esprits creux vont peut-être nous reprocher d'avoir transcrit cette tragique confession, recueillie un soir de grande lassitude.

Tant pis !

Nous qui évoquons le souvenir de Max pour les jeunes du Collège surtout, nous aimerions, par cette occasion, leur faire comprendre que le badinage qui veut être spirituel doit savoir ne pas trop insister. Sinon son nom est méchanceté.

Pensez alors à ses funestes conséquences !

Jeunes étudiants privilégiés, prenez conscience de la déjà lourde responsabilité qu'exige l'amitié chrétienne envers **tous** vos camarades !

Max n'a pourtant jamais prononcé un mot de rancœur. Son âme était au-dessus de cela.

Au contraire, quand il évoquait pour nous ses souvenirs de Collège, il s'appliquait surtout à mettre en relief ce qui le poussa à tant aimer notre belle langue française.

Il se plaisait surtout à souligner combien l'érudition des Révérends Chanoines contribua à fixer définitivement cet amour qui trouva sa réelle expression dans le **journalisme**.

Le journalisme...

... il lui a donné le meilleur de ses forces... de son âme.

En effet, après un séjour particulièrement fructueux à la Sorbonne et quelques voyages d'études, Max fit ses premières armes au « Courrier de Sion », et, à la liquidation de ce petit journal, M. Haegler, alors à l'affût d'un jeune talent qui puisse le seconder au « Nouvelliste Valaisan », s'adressa à lui sans hésiter.

Dès ce jour, il fut vraiment « l'homme qui a trouvé sa place dans la création ». Nous voyons se dérouler son « œuvre » faite de science, de convictions religieuses et politiques inébranlables, de dévouement silencieux mais combien total et souvent même secrètement heureux.

Tout cela, parce que Max était rédacteur au « Nouvelliste » plus que par le titre, de tout son cœur, de tout son enthousiasme.

Nous aimions bavarder longuement avec lui. Sous des brusqueries de solitaire, des mots à l'emporte-pièce, une allure un peu débridée, des défauts aussi, bien entendu, et d'humaines faiblesses, sa sincérité nous laissait entrevoir, à nous qui avons eu le privilège d'entrer quelque peu dans son intimité, le drame d'une âme ardente secouée par un combat intérieur plus violent encore que celui mené contre les adversités extérieures.

Drame d'un homme, plein de vitalité et d'espérances, qui a lutté toute sa vie pour que le bien et le juste triomphent, en lui d'abord, et autour de lui.

Et subitement Dieu a attiré vers Lui ces 46 ans de travail et d'obscur renoncement.

Pour nous, seule la pensée de ce glorieux couronnement a rendu moins douloureuse l'absence de Max.

A. L.

FERNAND MARTIN

1922-1949

Il fut de ceux qu'entre nous, étudiants, nous nommons de « chic types », et cette expression à elle seule semble résumer d'une façon parfaite une étape de la vie qu'aujourd'hui nous savons si courte : celle de la naissance à l'âge de l'homme mûr. Et si nous nous penchons sur elle pour évoquer la figure d'un ami qui vient de disparaître si tragiquement, c'est qu'elle palpète encore sous nos doigts, nos chairs en frissonnent et notre regard s'illumine au souvenir de cet « envoûtement » fait de fraîcheur juvénile et d'enthousiasme débordant.

Nous le connaissions, enfants, à l'âge où nos préoccupations se bornaient à un horizon barré par des chevaux de bois et des tunnels creusés dans le sable... et bientôt, et déjà le collègue...

Fernand avait choisi la carrière commerciale : si les heures de classe nous trouvaient séparés, celles des récréations et des études nous donnaient l'occasion de pénétrer et de nous enivrer intensément de cette vie qui est propre à l'étudiant et au jeune homme.

Aussi hésitons-nous à ouvrir cet album d'apparence banale qui attend sur notre table, car nous savons qu'à chaque page, que sur chaque photo, il faut désormais retrancher un regard, un visage et notre cœur s'émeut. Et nous avons mal... Oui, car il y brille des yeux, un sourire, un regard qui y tiennent une très belle place.

Comment oublier ces randonnées à skis, ces courses de montagne que nous entreprenions avec M. le Chanoine Cornut — le « papa » Cornut, pour le petit cercle d'externes qu'il avait su créer et animer. Tu y prenais, cher Fernand, une part si vivante ; tu étais le plus grand, tu étais le plus fort ; ta bonne humeur, ton dévouement stimulaient notre enthousiasme parfois défaillant et quand le hasard t'empêchait de nous accompagner, nous sentions qu'un peu de notre âme s'était envolée avec ton regard et ton sourire.

Ce que nous admirions chez toi, Fernand, c'est à la fois cette délicatesse et cette prévenance qui couvaient sous ta grande allure : et nous te contemplons toujours, à l'heure où les jeux nous trouvaient réunis à l'ombre de ta demeure, relever un oisillon que la jeunesse et la fragilité empêchaient de voler, le caresser, t'inquiéter de son sort, rechercher son nid, le déposer ici et là, attendre le moment où sa mère à tout hasard pourrait le retrouver.

Petites choses, petits souvenirs d'enfance, qui suffisent pourtant à caractériser la richesse de ton cœur et aussi celle que ton passage parmi nous a si souvent semée, même à ton insu. Faut-il évoquer encore ces répétitions de théâtre, ces causeries du « Cercle d'études » où toutes tes qualités rejoignaient ton talent. Chacun de nous — pour toujours — se souviendra entre autres d'un certain rôle de

« soubrette » que la malice d'une pièce avait bien voulu te confier...

Cher Fernand, nos lignes ne parlent que de vie — et c'est devant la mort... Pourtant, si tu n'es plus pour nous, si ton corps a cessé de se mouvoir au milieu des nôtres, tu vis ici à St-Maurice, sur la route des Giettes, sur les sentiers du Grammont ou des Cornettes de Bise : ton rire, ta voix résonnent à nos oreilles. Non, il n'y a pas de sourires, de regards à retrancher de notre album : la « Vie » continue.

Fernand n'est plus ! Cela nous peine profondément, nous, ses contemporains, ses camarades de Collège, ses amis, mais nous l'aimons toujours car il ne nous a point quittés... Prions pour lui et pour sa, chère famille : il priera pour elle et pour nous.

Que ton épouse et ton fils, que tes chers parents trouvent ici l'expression de notre sincère sympathie et l'assurance de nos prières dans le deuil cruel qui les a frappés.

Laurent COQUOZ

EDMOND WOEFFRAY

C'est avec une vive douleur que je viens, au nom de tous mes camarades, dire quelques mots d'adieu à notre cher ami Edmond Woeffray, décédé le 24 août à la Clinique St-Amé.

Nous sommes encore sous le coup du violent chagrin et de la stupéfaction que nous avons éprouvés en apprenant la terrible nouvelle.

Nous l'avions quitté, il y a quelques mois à peine, plein de force, d'énergie, confiant dans l'avenir, faisant de vastes projets. Et voilà que brusquement le mal l'a terrassé. Pourquoi faut-il que ce soit souvent les plus jeunes, les plus dévoués que la mort nous enlève ?

La loyauté était l'une des qualités de ce brave cœur : il accomplissait avec une probité, une droiture remarquables, toutes les tâches qu'on lui confiait.

En passant près de sa tombe, au cimetière de Vérossaz, je ne puis me figurer que c'est notre ami qui y repose, je doute de la réalité, et je songe à ce vers de Malherbe pleurant sur la fille de son ami Dupérier :

« La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ! »

Hélas, nous aurons beau déplorer cette mort : nos regrets ne peuvent faire revivre notre ami. Puisse la douleur réelle de tous ceux qui l'ont connu adoucir quelque peu le chagrin de ce père et de cette mère qui l'aimaient tant, et qui trouvent dans la prière la consolation de l'espoir !

Parce que je perds un camarade dévoué, affectueux, je lui adresse un suprême adieu en mon nom et au nom de tous ses amis.

Un ami.